

José Carlos Somoza

L'APPÂT

roman traduit de l'espagnol
par Marianne Millon

ACTES SUD / LEMÉAC

A Diego Jiménez et Marga Cueto.

*Le monde entier est un théâtre, et
tous, hommes et femmes, n'en sont
que les acteurs.*

Comme il vous plaira, II, 7.

Les citations des œuvres de Shakespeare dans la traduction de Jean-Michel Déprats sont extraites de La Pléiade, à l'exception de La Tempête, traduite par Yves Bonnefoy, pour Folio, éditions Gallimard.

PROLOGUE

Ibiza

Trois mois plus tôt

Le masque semblait regarder la jeune fille d'un air malveillant. Mais il s'agissait d'une simple décoration ethnique, sculptée dans le bois et accrochée au mur. Un masque identique était situé à une certaine distance du premier. La jeune fille les remarqua quand on lui demanda de se placer de profil. Seule la personne qui était assise parlait ; l'autre se tenait debout derrière la chaise, silencieuse.

— Maintenant ôte ta chemise, s'il te plaît.

Même si on ne lui demandait pas de le faire de façon suggestive, elle pensa qu'elle s'était dépouillée trop vite de son pantalon et de ses chaussures, et elle voulut leur montrer qu'elle savait ménager ses effets. Elle avait déjà déboutonné sa chemise, aussi la fit-elle glisser par une épaule puis par l'autre, jusqu'aux poignets. Elle ne portait pas de soutien-gorge, mais sa poitrine menue se fondait presque dans l'ensemble d'une anatomie située quelque part entre la minceur et l'anorexie, où le slip était un petit triangle aussi noir que le reste de ses vêtements. Elle avait choisi intentionnellement cette couleur, pour contraster avec sa peau laiteuse et ses courts cheveux platine. La seule partie de son apparence qui ne possédait pas cette subtilité étaient les épaisses lèvres sensuelles et les paupières gonflées par des nuits de travail non-stop et de généreuses doses d'alcool.

Après avoir laissé tomber la chemise sur la chaise où elle avait lancé le pantalon, elle recula jusqu'au centre de la scène improvisée. Les deux projecteurs aveuglants de studio lui permettaient

tout juste d'apercevoir autre chose que ces deux masques sur le mur du côté gauche et l'objectif de la caméra devant elle. La voix de la personne assise derrière la caméra était douce, agréable, très claire.

— Fais un tour complet, s'il te plaît.

Pendant qu'elle s'exécutait, elle dit quelque chose pour combler le silence tendu.

— C'est bien ?

— Oui, ne t'inquiète pas.

Elle était crispée. Evidemment, même si elle prétendait le contraire. Elle avait l'habitude de ce genre de séances, bien sûr. "Leni", ou Olena Gusyeva, comme l'indiquait son passeport usé, assorti d'une horrible photo tamponnée comme une insulte, vingt-quatre ans, avait souvent posé devant les appareils photo, et parfois vêtue encore plus légèrement qu'en ce moment. La "faute" en revenait à Karl, le photographe berlinois qui l'avait emmenée de Kiev, sa ville natale, à Ibiza. Ils avaient vécu trois ans ensemble avant qu'il ne la quitte, mais pendant ce temps Karl lui avait confectionné un *book* génial qu'Olena avait mis en ligne sur son site et montré à presque toutes les agences espagnoles et étrangères susceptibles de vouloir travailler avec elle. Pour l'instant, elle était serveuse dans une discothèque d'Ibiza, mais elle avait la certitude que sa chance allait tourner. Un jour, elle vivrait son grand rêve de faire du cinéma. Adriana, la jeune fille originaire du Honduras avec qui elle partageait un appartement, tirait les cartes et le lui avait prédit :

— Tu vas avoir une vie merveilleuse, Leni, à condition de toujours m'écouter.

Pas très grande, Adriana avait la peau mate et les traits indiens. Elle avait été serveuse avec Olena, mais elle occupait maintenant un "emploi sérieux" d'assistante dans une agence de tourisme. Olena l'aimait beaucoup, car c'était une fille extravertie et très passionnée. Dommage qu'elle soit aussi timorée. Elle lui donnait sans cesse des conseils. Olena l'appelait "maman", même si sa véritable mère ne s'était jamais autant souciée d'elle. Adriana disait que, pour des filles comme Olena, Ibiza n'était pas une île mais une sorte de no man's land relié aux cinq continents. "J'ai entendu parler de filles qui sont venues ici, qui ont disparu subitement et dont on n'a plus jamais eu de nouvelles, lui disait-elle. Elles finissent quelque part en

Asie ou dans un pays arabe.” Elle était obsédée par les enlèvements, les assassinats et les viols. Elle insistait pour qu’Olena se prépare un “kit de survie”, un ensemble de trucs pour évoluer partout en sécurité.

Pour Adriana, seul l’avenir comptait : elle le décryptait ou le redoutait. Olena, en revanche, vivait le présent, mais elle n’était pas moins prévoyante que son amie. Son pays natal, l’Ukraine, était aussi difficile que tout autre qu’Adriana avait pu connaître, et il fallait apprendre la prudence très jeune si on voulait éviter les mauvaises surprises. De sorte qu’Olena ne se rendait jamais dans un lieu nouveau sans en informer jusqu’aux deux poupées de son enfance qui constituaient son seul bagage quand elle avait quitté Kiev. Elle se présentait parfois aux rendez-vous “suspects” accompagnée de l’un des vigiles musclés de la discothèque, et elle laissait toujours des messages enregistrés indiquant quand elle partait et quand elle comptait rentrer. Bien sûr, elle n’oubliait jamais son téléphone portable, même si elle savait que c’était la précaution la plus inutile, étant donné les nombreux systèmes de brouillage qui pouvaient être utilisés pour le rendre inopérant. Elle faisait davantage confiance aux personnes qu’aux machines, comme tout citoyen avisé de son temps. On n’abusait pas facilement “Leni” Gusyeva, malgré son apparence fragile. Son “kit” était bien meilleur que celui d’Adriana elle-même.

— Parfait. Reste comme ça, de face. Regarde la caméra.

Mais elle était nerveuse, elle ne pouvait le nier. Elle avait la bouche sèche et, même si elle était presque nue, elle transpirait. Et pourtant, cette séance ne présentait aucun motif particulier d’inquiétude. Les deux personnes qui se trouvaient avec elle possédaient le degré juste, presque exact, de politesse et de distance nécessaires. Elles la filmaient depuis une demi-heure et l’avaient prévenue qu’on la verrait en sous-vêtements, ce qui était tout à fait normal. Son anxiété était sans doute due au désir de bien faire pour être choisie à l’issue de ce casting. Ce devait être ça.

Elle avait pressenti dès le début que cela pouvait représenter l’occasion qu’elle attendait. L’annonce qu’elle avait lue sur Internet semblait banale, à première vue. Il s’agissait de sélectionner des filles avec du “potentiel”, de les filmer et de choisir les deux ou trois meilleures prises afin de les envoyer à des maisons de production européennes et américaines. C’était

tout. L'annonce mentionnait le nom de l'agence : Ephesus. Olena s'était renseignée sur eux, et il se trouvait qu'ils avaient plus de dix ans d'expérience dans la découverte de nouveaux visages pour commencer par de petits rôles dans des films à gros budget. Elle envoya sans hésiter son *book* et ses coordonnées. De toute façon, ils ne répondaient jamais, même si on leur envoyait "une photo où tu le fais avec un âne", comme disait Adriana, toujours optimiste.

Mais cette fois ils avaient répondu.

Trois jours plus tard, elle avait reçu un mail. Elle avait été choisie pour une audition. Le rendez-vous était à dix-neuf heures, un soir de juillet, dans l'un des deux immeubles jumeaux Java, de Playa d'en Bossa. Le nom du lieu était de bon augure : les Java étaient des immeubles d'habitation pourvus d'un système domotique et d'éléments aussi extravagants que des murs transparents ou des portes commandées par le son de la voix. Ce genre d'endroit ne pouvait être loué que par une agence de la taille d'Ephesus.

Pendant plusieurs jours, Olena choisit et écarta les vêtements qu'elle souhaitait porter pour produire une bonne impression. Elle finit par se décider pour l'ensemble noir comportant une chemise, un jean et des baskets. Et l'après-midi du rendez-vous, pendant qu'elle s'habillait, Adriana entra en trombe dans sa petite chambre.

— N'y va pas, Leni. J'entends sonner la cloche.

Olena connaissait cette expression. "Entendre sonner la cloche" signifiait avoir un mauvais pressentiment. Adriana lui disait que ses "sons de cloche" provenaient du fait qu'elle était en connexion spirituelle avec une sœur jumelle qui n'était jamais née. Sa jumelle "sonnait la cloche" depuis l'au-delà quand elle voulait la prévenir de quelque chose, en général d'un danger. Ces messages, affirmait-elle, lui avaient un jour évité de monter dans un autocar qui avait fini dans un ravin.

— Tu m'as déjà raconté l'histoire de l'autocar, Adri, dit Olena de sa voix grave, rauque, teintée d'accent slave. Ce ne sera qu'un aller-retour. Et puis tu sais où je vais.

— Suppose qu'on te drogue et qu'on t'emmène ailleurs.

— C'est une agence sérieuse. Tu as vu leur site web. C'est Ephesus...

Adriana la regardait sans ciller, de ses grands yeux couleur anthracite.

— Ils vont prendre des photos de toi nue et, si tu leur plais, tu disparaîtras, la prévint-elle.

Olena tourna la tête en souriant, tout en se coiffant devant le miroir.

— Et tu pourras relouer ma chambre, comme tu as toujours voulu le faire.

— Je suis sérieuse. C'est ma jumelle qui me l'a dit, Leni. – Le ton d'Adriana était effectivement d'un sérieux mortel, à tel point qu'Olena fut un peu impressionnée. – N'y va pas, je t'en prie.

Olena prit les mains de son amie dans les siennes. Elles étaient froides.

— Dis-moi, “maman”, ces sons de cloche se sont-ils trompés un jour ?

— Jamais. – Adriana faisait un signe de dénégation de la tête, mais elle hésita soudain. – Enfin... peut-être, une fois...

— Alors ils n'ont pas toujours raison, n'est-ce pas ? Je reviendrai avant que tu ne t'en aperçoives.

Elle lança un baiser à son amie avant de partir.

Soudain, tout s'arrêta.

— Très bien, c'est fini. Merci, Leni.

Elle resta un instant à cligner des paupières, comme surprise par la fin abrupte. Puis elle remarqua que sa frange était collée à son front en sueur. Bien que dévêtue, elle suffoquait sous le feu brûlant des projecteurs. Alors ceux-ci s'éteignirent en laissant deux taches violacées dans ses yeux, deux cercles de feu comme les iris d'un diable. Elle les frotta et cligna à nouveau des paupières, s'habituant à l'ambiance de lumières indirectes.

La personne assise s'était levée. Elle souriait délicatement.

— Tu peux te rhabiller. Nous avons fini.

— J'ai du potentiel ? s'enquit Olena en reboutonnant sa chemise.

Elle voulait éviter les questions inutiles, mais elle était trop nerveuse, et de surcroît la personne qui lui parlait se montrait si affable qu'elle inspirait confiance.

— Difficile de l'affirmer, petite. Il y a plusieurs candidates et ce n'est pas encore très clair. Mais tu nous as plu. Tu as de la personnalité et de l'aisance devant la caméra.

Olena fut ravie de ce commentaire.

— Merci. Quand est-ce que je le saurai ?

— Juste après l'été. Septembre, octobre au plus tard. Nous avons tes coordonnées, alors nous t'appellerons si... Tout va bien ?

— Oui, c'est juste que...

Soudain elle se sentait mal. Elle fermait les yeux et voyait les puissants projecteurs, les masques grotesques, la caméra, tout tournait autour d'elle.

Suppose qu'ils te droguent.

Elle prit une profonde inspiration, fit quelques pas, et la pièce reprit les bonnes dimensions. Elle se calma. Personne ne l'avait droguée. On ne lui avait même pas proposé d'eau. Elle avait juste chaud. Elle sourit et accepta les mouchoirs en papier que lui tendit l'autre personne, celle qui ne parlait pratiquement pas. Elle les avait pris dans une petite boîte posée sur une table en verre où se trouvait également un livre. En s'épongeant le front, Olena regarda le titre par curiosité : *La Comédie des erreurs*, de William Shakespeare. Cela acheva de la convaincre que la seule chose qui les intéressait était le monde du spectacle.

— Tu veux passer aux toilettes avant de partir ? proposa la personne qui lui parlait.

— Non merci, je vais bien...

Et effectivement, c'était le cas. De mieux en mieux. Elle serra les mains avec effusion en partant, et, quand elle quitta le bâtiment pour le luxurieux soleil et la brise de mer, son esprit finit de se dégager. Elle en ignorait la raison, mais elle avait le pressentiment qu'elle allait être choisie.

En se dirigeant vers l'arrêt de bus, elle sortit son téléphone portable et envoya un SMS à Adriana. "Je n'ai pas été enlevée", écrivit-elle. A la maison, Adriana feignit d'être fâchée de la légèreté de son amie, mais ensuite elles en plaisantèrent. Comme Olena ne travaillait pas à la discothèque ce soir-là, elles dînèrent ensemble et trinquèrent à son avenir d'actrice.

Ce ne fut qu'ensuite, dans la solitude de sa petite chambre et avant de s'endormir, qu'elle se rappela un léger détail, insignifiant mais curieux.

La personne qui lui avait parlé pendant l'audition l'avait appelée "Leni" à la fin. Elle était sûre de ne pas leur avoir donné son surnom. Si ?

Elle s'ingénia à fouiller dans sa mémoire, mais elle décida finalement que ce détail n'avait pas d'importance, sur ce elle s'endormit.